Document généré le 23 avr. 2024 23:38

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Voluptés et moiteurs

Nathalie Breault, *Opus erotica*, Montréal, VLB, 1997, 128 p. Marie Page, *Petite douceur*, Montréal, Balzac, 1996, 108 p.

Geneviève Forest

Numéro 87, automne 1997

URI : https://id.erudit.org/iderudit/40168ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Forest, G. (1997). Compte rendu de [Voluptés et moiteurs / Nathalie Breault, *Opus erotica*, Montréal, VLB, 1997, 128 p. / Marie Page, *Petite douceur*, Montréal, Balzac, 1996, 108 p.] *Lettres québécoises*, (87), 25–26.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Nathalie Breault, *Opus erotica*, Montréal, VLB, 1997, 128 p., 15,95 $.
Marie Page, *Petite douceur*, Montréal, Balzac, 1996, 108 p., 17,95 $.

Voluptés et moiteurs

Hommes et femmes écrivent-ils la même littérature érotique ?

ROMAN
Geneviève Forest

DANS UNE *HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ÉROTIQUE* assez récente (elle a été publiée chez Seghers en 1989) qui passe pour un ouvrage de référence, Alexandrian affirme qu'en cette matière, les femmes ont « produit des œuvres intéressantes, certaines mêmes captivantes, mais non des chefs-d'œuvre ». Et pourquoi donc ?

La cause en est la nature même de l'érotisme des femmes, beaucoup moins cérébral que celui des hommes. Elles peuvent éprouver des sensations sexuelles plus vives ou plus profondes que les leurs, mais elles sont moins aptes qu'eux à les convertir en idées ou en images.

De ces balivernes affligeantes — en quoi, d'abord, l'érotisme masculin est-il « cérébral » ? — il faut peut-être conclure que la littérature érotique féminine, dès lors qu'elle inscrit les femmes comme sujets, conserve aujourd'hui encore une part de subversion.

Et c'est justement dans cette perspective de la subvertion que se situe, mine de rien, *Opus erotica*, le premier livre de Nathalie Breault. Il est composé de dix-neuf textes que l'éditeur préfère appeler « romans » (un terme plus vendeur ?) au lieu de « nouvelles ». À sa guise. Mais ce faisant, il donne au genre romanesque une extension assez inusitée, et franchement contestable.

Voilà donc dix-neuf textes très brefs et, compte tenu du vocabulaire et du contexte exploités, très certainement érotiques. Chacun d'entre eux est dédié à la rencontre d'un homme et d'une femme. Rencontre où ne se produit pas toujours, précisons-le, le meilleur. D'abord, il arrive que l'objectif avoué — faire l'amour — ne se réalise pas. À cause de l'homme, essentiellement, qui semble éprouver certaines angoisses devant les manifestations du désir féminin. Il arrive aussi que ces messieurs manquent de délicatesse. Ainsi de ce jeune homme à la virilité avantageuse, de surcroît bâti comme un joueur de basket-ball, avec hélas « sa main sur tes nichons qui te cisaille de douleur » (un genre que les femmes ne connaissent que trop bien). On a beau essayer, dans ces cas-là, de passer un message — « Ta main se pose sur la sienne pour lui indiquer en silence de se faire plus discret » —, le joueur de basket, décidément plus viril que subtil, « prend ton geste pour une incitation et te malmène encore plus fort ».

Nathalie Breault

Ah ! l'incommunicabilité. Prenons, entre autres cas de figure exposés ici, celui de la défloration. « Il veut savoir pourquoi tu l'as choisi, lui. Tu hésites, comment lui dire que c'est un concours de circonstances, qu'il est arrivé au bon moment. » Alors pour être gentille, pour faire plaisir, « tu lui dis que tu avais confiance en lui, que tu te sentais bien, que tu sentais que ça pouvait être lui le premier ». Tact inutile en vérité car l'homme, lui, sera assez goujat pour faire remarquer à sa partenaire ses dix kilos en trop.

Passent les hommes, qui en général se dépêchent de détaler sitôt leur petite affaire finie. Nulle trace, ici, de prince charmant ou d'amant idéal : la gent masculine n'est guère à la hauteur de ce qu'en attendent les femmes. *Opus erotica* puise ainsi ses ressorts dans le ressentiment, l'hyper-réalisme et l'identification : les femmes, projetées en territoire familier, s'y reconnaissent. Par conséquent, l'auteure se consacre davantage au conflit entre les sexes — cette impression se trouvant renforcée du fait que le point de vue féminin est le seul représenté — qu'au trouble censé découler du discours érotique. Ni mystère ni ambiguïté : tout, ici, est (trop) donné, et c'est là une des grandes lacunes de ce livre. On déplorera, en outre, certains clichés dans l'expression, et des redondances — Mme Breault semble affectionner les termes « chaleur », « sésame », etc. En contrepartie, l'auteure affiche un style très moderne et fort plaisant, et la narration à la deuxième personne du singulier — un procédé inhabituel —, utilisée tout du long, confère à *Opus erotica* une belle originalité. Voilà donc un premier livre où s'affirme déjà un ton, et qui annonce peut-être la naissance d'un écrivain.

L'initiation

Petite douceur (quel titre insipide, qui ne reflète en rien la matière du livre et ne lui rend pas justice), de Marie Page, fait appel à un tout autre registre. Kitty, la narratrice, relate son adolescence dans un petit village français. Elle provient d'un milieu privilégié : son père, intellectuel de bon niveau — ce qui ne l'empêche pas de trousser les bonnes —, écrit des livres « touffus et denses » ; sa mère, une artiste réputée qui expose à Paris et dans d'autres pays européens, peint des toiles tourmentées évoquant « des embryons qui refusaient de naître ». Mais c'est surtout de « Joe » dont parlera la narratrice. Lui aussi est peintre, et dans sa maison défile en permanence une armada de femmes. Modèles ? maîtresses ? Quoi qu'il en soit, Joe, dans ce minuscule patelin, fait suffisamment figure d'original pour susciter les commérages.

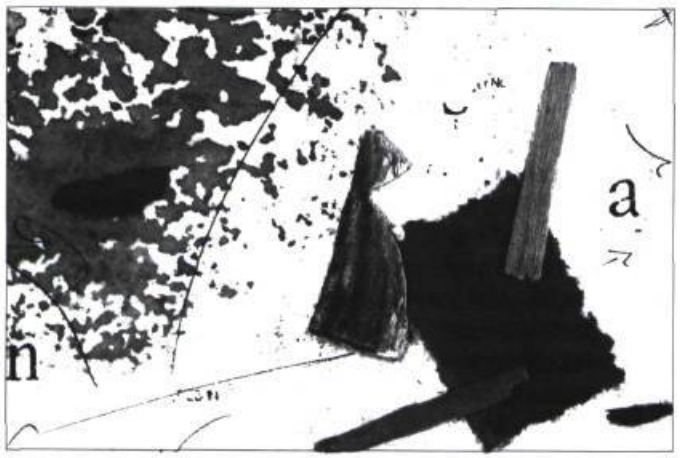
« On ne savait rien de Joe. Ce vide excitait les mauvaises langues. » Et nourrissait les fantasmes de Kitty qui, à quinze ans, échafaudait des scénarios à l'érotisme encombré de romanesque. Ainsi, un professeur de l'adolescente, gratifié à son insu du titre d'amant, « avait dû affronter le ministère de l'Éducation pour détournement de mineure ». Finalement, les deux amants, après moult séances dans les prés et dans les granges,

POÉSIE • RÉCITS • NOUVELLES

ÉLAINE AUDET • MICHELINE BOUCHER • MICHEL BOUTET • JEAN DÉSY • MARC GAGNÉ • JEANNE HYVRARD • RENÉ JACOB • GABRIEL LALONDE • CAROL LEBEL • MICHELINE MARTINEAU • SYLVIE NICOLAS • LORRAINE POMINVILLE • LYNE RICHARD • JEAN SIOUI • LOUIS-JEAN THIBAULT • LAURIER VEILLEUX

UNE AUTRE LITTÉRATURE

LE LOUP DE GOUTTIÈRE



NOUVEAUTÉS

RÉCITS • Lettres à ma fille JEAN DÉSY • Au présage de la mienne JEANNE HYVRARD • Le carnet de table RENÉ JACOB • **POÉSIE** • Petites éternités où nous passons CAROL LEBEL • Une dernière pomme en septembre ou ailleurs LYNE RICHARD • La mémoire d'hiver LOUIS-JEAN THIBAULT • **PENSÉES WENDATES** • Le pas de l'indien JEAN SIOUI

347 • rue Saint-Paul • Québec
Tél.: (418) 694-2224 • Télec.: (418) 694-2225

s'étaient « exilés au Brésil où le sable chaud des plages accueillit [leurs] corps et [leurs] cœurs à jamais enlacés ».

Rencontré à la faveur d'un accident providentiel, Joe viendra faire oublier à Kitty ces innocentes simagrées. *Ecce Homo* ! Il l'invite dans sa maison, lui demande de poser pour lui. La jeune fille se laisse vite gagner par l'atmosphère voluptueuse qui règne chez Joe. Grâce à Tamara, une des femmes installées à demeure chez le peintre, Kitty découvre la séduction des vêtements et des parfums. Entourée, cajolée, désirée, l'adolescente se soumet à l'emprise de Joe. Que veut-elle : être fille ou amante ? Le texte, qui alterne les visites chez Joe, les réminiscences de l'enfance — réminiscences souvent reliées à la sexualité — et les interludes familiaux, joue habilement de cette ambivalence de Kitty.

Petite douceur convie à l'initiation de l'adolescente. Apprivoisement du plaisir, exploration du corps, définition de la volupté : le roman prend le parti d'un érotisme en quelque sorte « classique » et n'hésite pas, contrairement à *Opus erotica* qui pèche par excès de légèreté, à en aborder l'aspect trouble, dérangeant. Pendant que Nathalie Breault en dit trop — confondant charge érotique et logorrhée discursive —, Marie Page nous prévient, par le biais de sa narratrice : Joe est un maître patient, un « gourmet ». Ce mot, « maître », il faut l'entendre dans le double sens d'« instituteur » et de « dominateur » : l'initiation aura lieu dans la soumission — consentante, consentie — à celui qui sait.

Marie Page

Adolescente et homme mûr : voilà une figure des plus caractéristiques de la littérature érotique. La figure est quelque peu perverse aussi, en ce qu'elle réfère au spectre de la pédophilie en même temps qu'aux fantasmes, vrais ou supposés, de soumission féminine. Mais elle reste d'autant plus efficace que Marie Page l'utilise dans la perspective d'une supercherie finale. Joe, en effet, trahira de façon éhontée la confiance implicite qui, croyait Kitty, présidait à leur relation. L'adolescente sera bernée dans sa chair...

Le seul grand problème de *Petite douceur*, ce sont les dialogues plutôt indigents, à la limite de l'insignifiance. Cela amoindrit la portée d'un récit consacré au dévoilement de l'être.

VEILLEUX
IMPRESSION À DEMANDE INC.

De père en filles...

1340, rue Gay-Lussac, section 4, Boucherville (Qc) J4B 7G4
Tél : (514) 449-4593 • Fax : (514) 449-4596